

**JACQUES BONNET**

**Des bibliothèques  
pleines de fantômes**



**DENOËL**

Extrait de la publication



# Des bibliothèques pleines de fantômes

DU MÊME AUTEUR

*Lorenzo Lotto, Adam Biro, 1997*  
*À l'enseigne de l'amitié, Liana Levi, 2003*  
*De la coïncidence des opposés et autres variations*  
*sur les contraires, Le Cherche-Midi, 2005*  
*Femmes au bain.*  
*Du voyeurisme dans la peinture occidentale, Hazan, 2006*  
*L'Atelier de Degas, Hazan (à paraître)*

Jacques Bonnet

Des bibliothèques  
pleines de fantômes

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2008*

Extrait de la publication

*À Luiz Dantas*



« Après le plaisir de posséder des livres,  
il n'y en a guère de plus doux que d'en  
parler. »

CHARLES NODIER



Le 1<sup>er</sup> septembre 1932 parut dans le journal portugais *O Século* l'annonce d'un poste de conservateur-bibliothécaire à pourvoir au musée Condes de Castro Guimarães à Cascais, une petite ville côtière située à 90 km de Lisbonne. Le 16 septembre, Fernando Pessoa envoya une lettre de candidature à la municipalité. Le document de six pages est reproduit dans l'ouvrage de Maria José de Lancastre, *Fernando Pessoa, uma fotobiografia*, coédité en 1981 par l'Imprensa Nacional-Casa da Moeda et le Centro de Estudos Pessoaanos, que j'ai acheté pour 500 escudos dans une librairie de Coimbra en novembre 1983. Il n'y en avait qu'un seul exemplaire. Dans les cafés de la ville, les tables comportaient encore sous leur plateau une tablette permettant de poser son chapeau, et je me souviens d'une femme marchant dans la rue, une machine à coudre en équilibre sur la tête. Le texte de la lettre est reproduit en trop petits caractères pour

que quelqu'un ne lisant pas couramment le portugais puisse le déchiffrer. Pessoa, fatigué de traduire le courrier commercial de sociétés d'import-export de Lisbonne pour un salaire lui permettant à peine de survivre et de s'enivrer quotidiennement, quoique raisonnablement, avait envie de changer de vie et pourquoi pas de quitter son appartement du 16 de la rue Coelho da Rocha pour une petite ville de la région de Lisbonne. Dans la *Fotobiografia*, quelques pages avant la lettre, une photo montre Pessoa en train de vider un verre de vin rouge dans la boutique d'Abel Ferreira da Fonseca. Derrière lui des tonnelets de Clairette, Abafado, Moscatel et autre Ginginha. Il s'agit de la photo que Pessoa adressa en septembre 1929 à Ophelia Queiroz, la seule relation sentimentale qu'on lui connaisse, avec pour dédicace « Fernando Pessoa, em flagrante delitro », c'est-à-dire « en flagrant delitro ». L'envoi de cette photo renouait des liens interrompus depuis neuf ans, et qui cesseront, cette fois définitivement, six mois plus tard. En tout cas sous leur forme matérielle. Ophélia ne se maria jamais et raconta que, peu de temps avant sa mort, Pessoa, rencontrant son neveu Carlos, lui avait demandé : « Comment va Ophélia ? » et, les yeux pleins de larmes, lui serrant les mains, avait ajouté : « La belle âme ! La belle âme ! »

Dans ma bibliothèque se trouvent deux autres éditions de l'album de Maria José de Lancastre. La ver-

sion italienne (Adelphi, 1988) a été raccourcie — 164 pages au lieu de 322 ! — et la lettre y figure réduite à son premier et dernier feuillet, encore plus illisible que dans l'ouvrage original. On peut, en revanche, y voir une photo du musée en question, la villa néogothique du comte Castro Guimarães. La version française (traduction de Pierre Léglise-Costa, Christian Bourgois éditeur, 1990) reprend l'intégralité des documents publiés dans l'édition d'origine et y ajoute la traduction de la lettre de candidature. Ce document qui mériterait d'être cité intégralement est un exemple déchirant du décalage fréquent entre les deux mondes d'un artiste, celui dans lequel il vit mentalement — au risque parfois de s'y perdre — et celui dans lequel il se meut au quotidien. Contentons-nous du dernier paragraphe :

Les documents cités dans le paragraphe 1 et ci-joints sont une preuve plus que suffisante de la connaissance de la langue anglaise de la part du postulant. Quant à sa connaissance de la langue française, le postulant pense que, en absence de preuves documentaires réellement valables (comme celles qu'il peut produire pour l'anglais), le mieux qu'il peut faire est de joindre une feuille de la « Contemporanea » (n° 7) où, pages 20 et 21, sont parues trois chansons (« Trois Chansons Mortes ») qu'il a écrites en français. — dans le texte proprement dit du Règlement, il est dit qu'il est nécessaire que le conservateur-bibliothécaire soit une personne de « compétence et

d'idonéité reconnues ». Ce qui de compétence et d'idonéité est implicite dans les habilitations indiquées comme motif de préférence dans les paragraphes de l'article est donc prouvé documentairement par les documents concernant chaque paragraphe, [mais] la compétence et l'idonéité ne sont pas susceptibles de preuves documentaires. Elles incluent même des éléments comme l'aspect physique et l'éducation qui sont indocumentables par nature.

*Cascais, le 16 septembre 1932 –  
Fernando Nogueira Pessoa*

Le jury, présidé par le maire de Cascais, assurément désarçonné par cette rhétorique insolite, ne fut pas convaincu, et choisit prudemment un autre candidat que les biographes de Pessoa désignent d'habitude sous l'expression vague d'« obscur peintre ».

## Des dizaines de milliers de livres

« Les uns aiment les chevaux, d'autres les bêtes sauvages ; moi dès l'enfance, j'ai été saisi d'un prodigieux désir d'acheter, de posséder des livres. »

L'EMPEREUR JULIEN

Il y a une quinzaine d'années, la maison d'édition parisienne pour laquelle je travaillais alors publia un roman du grand écrivain et critique italien Giuseppe Pontiggia. Sans doute, personne d'autre que moi baragouinant l'italien n'était disponible ce soir-là et je fus chargé de le « traiter ». Nous nous retrouvâmes pour dîner dans un restaurant — russe — proche du carrefour Vavin, nous entendîmes fort bien, et d'autant mieux que lui et sa femme Lucia parlaient un français bien moins artisanal que mon italien. Au bout de quelques minutes de conversation nous prîmes conscience d'un point commun qui transforma l'intérêt de la soirée : nous possédions tous

deux une bibliothèque monstrueuse de plusieurs dizaines de milliers d'ouvrages. Non pas une de ces bibliothèques de bibliophile aux ouvrages si précieux que leur propriétaire ne les ouvre jamais de crainte de les abîmer, mais une bibliothèque de travail où l'on n'hésite pas à écrire dans les livres, à les lire dans son bain, et où l'on conserve tout ce que l'on a lu — livres de poche compris et les multiples éditions éventuelles d'un même ouvrage — ou que l'on a l'intention de lire plus tard. Une bibliothèque non spécialisée ou plutôt spécialisée dans tellement de domaines qu'elle en devient généraliste. Nous dissertâmes tout au long du repas sur le bonheur et la malédiction pesant sur notre sort : les livres sont coûteux à l'achat, ne valent rien à la revente, sont hors de prix lorsqu'il faut les retrouver une fois épuisés, sont lourds à porter, prennent la poussière, craignent l'humidité et les souris, sont à partir d'une certaine quantité quasi impossibles à déménager, nécessitent un classement précis pour pouvoir être utilisés et, surtout, dévorent l'espace. (Il m'est arrivé d'avoir une salle de bains aux murs tapissés de rayonnages, ce qui interdisait l'usage de la douche et obligeait à prendre son bain la fenêtre ouverte à cause de la condensation ; et, aussi, dans ma cuisine, ce qui prohibait un certain nombre d'aliments à l'odeur particulièrement prégnante. Comme nombre de mes confrères, j'ai mis longtemps avant d'avoir les moyens

immobiliers de mes ambitions bibliophages !) Il n'y a que le mur de ma chambre surmontant mon lit qui ait toujours été épargné en raison d'un traumatisme ancien : la découverte, il y a bien longtemps, des circonstances de la mort du compositeur Charles-Valentin Alkan, surnommé le « Berlioz du piano », retrouvé chez lui, le 30 mars 1888, écrasé par sa bibliothèque ! Chaque corporation ayant son saint martyr, Alkan l'aîné, ce pianiste virtuose admiré de Liszt et qui hérita des élèves de Chopin à sa mort, est assurément celui des fous de bibliothèques. Comme dans les légendes grecques, il existe plusieurs versions de sa fin tragique, et une autre le dit victime de la chute d'un lourd porte-parapluies, mais dans le doute ! Je possède ainsi dans ma discothèque, en hommage à cette victime tutélaire de notre douce et inoffensive manie, un microsillon RCA classique comportant sa Grande Sonate *Les Quatre Âges*, enregistrée au piano en janvier 1979 par Pierre Reach.

Enfin, ce soir-là, Pontiggia et moi rencontrions un autre membre de notre confrérie clandestine, et forcément restreinte étant donné les conditions à réunir, et pouvions aborder un certain nombre de questions graves ignorées par le commun des mortels ! Pourquoi, par exemple, est-il si fréquent qu'un livre épuisé, commandé dès réception d'un catalogue de vendeur d'occasions, se révèle finalement déjà indisponible ? Le classement de la bibliothèque doit-il

être alphabétique, par genre, par langue, chronologique ou, pourquoi pas, selon un réseau invisible d'affinités, genre Warburg, ignoré de tous sauf de l'intéressé ? Gilbert Lély, le poète et spécialiste de Sade, avait paraît-il 100 ouvrages chez lui, pas un de plus, et lorsqu'il en ajoutait un, il en retirait un autre. Georges Perec cite le cas d'un ami à lui parvenu par un calcul aussi oulipien qu'incompréhensible au nombre idéal de 361, mais sans vraiment parvenir à décider comment considérer les œuvres en plusieurs volumes ou les ouvrages — de la Pléiade par exemple — contenant plusieurs œuvres.

Nous étions heureux, Pontiggia et moi, de comparer les réactions de nos visiteurs occasionnels devant le spectacle étonnant pour eux. Après des « oh ! » et des « ah ! » viennent inéluctablement les mêmes questions : « Vous en avez combien ? » « Vous les avez tous lus ? » « Comment vous vous y retrouvez ? » etc. Pour nous l'étonnement serait plutôt, lorsque nous pénétrons chez quelqu'un, l'absence de livres ou l'aspect étique de la bibliothèque d'un soi-disant confrère, ou alors des ouvrages parfaitement rangés, souvent protégés par des vitres, et dont on sent bien que la présence est d'apparat.

À la fin de la soirée, la vodka aidant, nous en sommes venus à imaginer une association des propriétaires de bibliothèques de plus de 20 000 ouvrages — justement le nombre d'ouvrages que comportait la

bibliothèque du professeur Eramano Finzi-Contini dans le roman de Giorgio Bassani —, qui se chargerait de défendre les intérêts de notre minorité méconnue. L'association ne vit jamais le jour mais, après cette soirée, une amicale complicité demeura entre nous, qui ne se démentit jamais jusqu'à la disparition prématurée de Giuseppe (dit « Peppo ») Pontiggia en juin 2003.

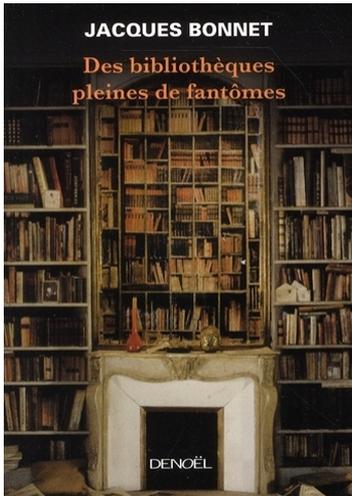
Mais comment en arrive-t-on là ? Les réponses individuelles sont sans doute nombreuses et l'on pourrait y trouver de la tradition familiale (« Me sera-t-il permis de répéter que la bibliothèque de mon père a été le fait capital de ma vie ? La vérité est que je n'en suis jamais sorti », Borges), des études brillantes, un destin d'érudition, une tendance à la misanthropie ou un mélange de ces éléments. Chez moi rien de tout cela. Plutôt le désir d'appliquer la définition du même Borges (« Le Paradis est une bibliothèque ») ou de Bachelard («... le paradis n'est-il pas une immense bibliothèque ? ») en l'inversant par prudence agnostique : la bibliothèque est ce qui se rapproche le plus du paradis terrestre. Avant cela, il y a eu la découverte de la lecture qui fut comme un rayon de lumière dans l'atmosphère enténébrée d'une enfance provinciale dans les années 60. Qui chantera un jour l'ennui de cette époque, alors que les pères de famille reconstruisaient la France économiquement — sans oublier de se servir au passage —

et que femmes et enfants vivaient comme au XIX<sup>e</sup> siècle ? Les « Trente » ne furent pas glorieuses pour tout le monde ! Les femmes votaient enfin mais n'avaient d'existence juridique que conjugale et ne pouvaient, par exemple, signer un chèque. Dans une certaine petite bourgeoisie, elles s'occupaient des enfants comme du foyer et recevaient, au bon vouloir du chef de famille, l'argent permettant de tenir leur maison. Quant aux enfants, ils étaient, pour le dire en une phrase, en permanence confrontés au principe d'autorité (pour ne donner qu'un seul exemple, il était en 1967 encore interdit d'introduire un quotidien, *Le Figaro*, *Combat* ou *Le Monde*, dans un lycée d'État français). Les discussions familiales étaient rares et les décisions parentales ne s'embarraient pas de rationalité. L'ennui de l'enfance ne pouvait être combattu que par le sport et la lecture. Celle-ci avait quelque chose du fleuve édénique aux quatre têtes partant à la découverte des quatre horizons. La lecture n'avait que faire des distances et me transportait instantanément dans les contrées les plus éloignées aux mœurs les plus étrangères. De même avec les siècles passés : il suffisait d'ouvrir un livre pour marcher dans le Paris du XVII<sup>e</sup> au risque de recevoir le contenu d'un pot de chambre sur la tête, défendre les murailles de Byzance sur le point de tomber aux mains des Ottomans ou se promener dans Pompéi à la veille d'être enseveli sous un flot de ponces et de

*Photocomposition Graphic Hainaut  
Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne en juin 2008  
Dépôt légal : septembre 2008  
Numéro d'imprimeur :*

ISBN 978-2-207-26054-8/Imprimé en France

**159300**



# Des bibliothèques pleines de fantômes

Jacques Bonnet

Cette édition électronique du livre  
*Des bibliothèques pleines de fantômes*  
de *Jacques Bonnet*  
a été réalisée le 30/11/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en septembre 2008  
(ISBN : 9782207260548)  
Code Sodis : N38870 - ISBN : 9782207100905